

# **L'obscurcissement de l'Être en Occident**

## **Alicia Ordoñez**

### **Centre d'Études – Parc La Reja – juillet 2010**

#### **Hypothèse**

Nous partons de l'idée que dans ses débuts, la pensée occidentale se basait sur le contact direct avec l'être qui apporte protection et fondement à l'existence humaine, rendant la réalité intelligible.

Par la suite, cette pensée est systématisée en tant que philosophie, et elle commence à prendre une autre direction qui n'est plus celle de la recherche avec ce contact mais plutôt l'explication rationnelle du monde et des choses, posant ainsi les bases pour le développement de la science et de la technique.

Ainsi, l'Occident relègue progressivement le contact avec l'essentiel et le situe dans le meilleur des cas, comme séparé de l'existence humaine et inaccessible à l'expérience directe, devenant de nos jours, fondamentalement orphelin. Voilà l'horizon qui se présente aujourd'hui.

#### **Observations**

Une expérience de la discipline mentale permet d'être en contact avec ce qui apporte protection et fondement à l'existence humaine.

Cette expérience se réfère à la perception de ce qui est et ce qui n'est pas Mouvement-forme comme étant la même chose.

Cette expérience qui donne du sens, nous l'appellerons dans cette étude, la présence de l'Être ; on entend par Mouvement-forme la multiplicité d'entités et de phénomènes et ce qui n'est pas Mouvement-forme par l'Être, toujours présent, toujours tranquille et actif, occulté au regard obscurci.

#### **Développement**

Au cours du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère,

**en Chine, Lao Tseu (552-479 avant J. -C) disait :**

« La voie qui peut s'énoncer  
N'est pas la Voie pour toujours  
Le nom qui peut la nommer  
N'est pas le Nom pour toujours  
Elle n'a pas de nom : Ciel-et-Terre en procède  
Elle a un nom : Mère-de-toutes-choses  
En ce toujours-n'étant considérons le Germe  
En ce toujours-étant considérons le Terme

Deux noms issus de l'Un  
Ce deux-un est mystère  
Mystère des mystères  
Porte de toute merveille »<sup>1</sup>

**En Inde, Bouddha (environ 566-468 avant J. -C)** transmettait son enseignement :

« La pensée précède toutes choses.  
Elle les gouverne, elle en est la cause. »<sup>2</sup>

« La vigilance est la voie de l'immortalité,  
Et la négligence celle de la mort.  
Qui est vigilant ne meurt pas.  
Qui est négligent est déjà comme mort. »<sup>3</sup>

« Cet esprit flottant, inconstant,  
Difficile à surveiller, à contenir,  
Le sage le redresse,  
Comme un artisan rectifie une flèche.  
Tel un poisson frétilant,  
Jeté sur la rive, hors de son élément,  
L'esprit lui aussi se débat  
Pour échapper à l'empire de Mara. »<sup>4</sup>

« Longue est la nuit pour qui doit veiller,  
Longue la route pour qui est fatigué,  
Long le cycle des renaissances  
Pour le sot qui ne connaît pas la Bonne Loi. »<sup>5</sup>

---

Dans le monde grec qui s'étendait de Ionie jusqu'en Sicile, on est dans les débuts de la pensée occidentale.

**Héraclite d'Éphèse (540-475 avant J.-C)** parle du Logos dans le sens originel, faisant référence à ce qui fait que toutes les choses se produisent ; le Logos est la loi objective ; c'est aussi ce qui dans l'homme est capable de vraie connaissance. A la façon du Tao, c'est l'origine de toute chose.

« Le logos, ce qui est  
toujours les hommes sont incapables de le comprendre,  
aussi bien avant de l'entendre qu'après l'avoir entendu pour la première fois,  
Car bien que toutes choses naissent et meurent selon ce Logos-ci  
Les hommes sont comme inexpérimentés quand ils essaient

---

<sup>1</sup> Lao-tzeu, *Tao-tê-king*, Editions du Seuil, 1979, Chapitre 1.

<sup>2</sup> *Dhammapada. La voie du Bouddha*, Editions du Seuil, 2002, Chapitre I, verset 1.

<sup>3</sup> Ibid., Chapitre II, verset 21.

<sup>4</sup> Ibid., Chapitre III, versets 33 et 34.

<sup>5</sup> Ibid., Chapitre V, verset 60.

à des paroles ou à des actes,  
Tels que moi je [les] explique  
Selon sa nature séparant chacun  
et exposant comment il est »<sup>6</sup>

« Aussi il faut suivre ce qui est commun  
Mais bien que le logos soit commun  
La plupart vivent comme avec une pensée propre. »<sup>7</sup>

« Si tu n'espères que l'inespéré  
tu ne le trouveras pas.  
Il est dur à trouver et inaccessible. »<sup>8</sup>

« Les hommes doivent s'attendre, morts,  
à des choses qu'ils n'espèrent ni s'imaginent. »<sup>9</sup>

« Le Tout est  
divisé indivisé  
engendré inengendré  
mortel immortel  
Logos éternité  
père fils  
dieu droite  
Si ce n'est moi, mais le Logos, que vous avez écouté,  
Il est sage de convenir qu'est l'Un-Tout.<sup>10</sup>

« La route, montante descendante  
Une et même. »<sup>11</sup>

« Quelle que soit l'assiduité avec laquelle ils fréquentent le Logos (qui gouverne toutes les choses)  
Ils se séparent de lui  
et ce qu'ils rencontrent quotidiennement leur semble étranger. »<sup>12</sup>

« Même chose en nous  
être vivant ou être mort  
être éveillé ou être endormi  
être jeune ou être vieux  
Car ceux-ci se changent en ceux-là  
et ceux-là de nouveau se changent en ceux-ci »<sup>13</sup>

---

<sup>6</sup> Jean-Paul Dumont (dir.), Daniel Delattre, Jean-Louis Poirier, *Les Présocratiques*, Editions Gallimard, 1988, Héraclite, fragment I.

<sup>7</sup> Ibid., fragment II

<sup>8</sup> Ibid., fragment XVIII

<sup>9</sup> Ibid., fragment XXVII

<sup>10</sup> Ibid., fragment L

<sup>11</sup> Ibid., fragment LX

<sup>12</sup> Ibid., fragment LXXII

« Pour les éveillés il y a un monde et un commun  
Mais parmi ceux qui dorment, chacun s'en détourne vers le sien propre. »<sup>14</sup>

« A tous les hommes il est donné en partage  
de se connaître eux-mêmes et d'user du bons sens. »<sup>15</sup>

**Parménide d'Elée (540-470 avant J.-C)** parle de sa rencontre avec la Déesse Vérité et des révélations qu'il reçut d'elle.

« Apprends donc toutes choses,  
Et aussi bien le cœur exempt de tremblement  
Propre à la vérité bellement circulaire,  
Que les opinions des mortels, dans lesquelles  
Il n'est rien qui soit vrai ni digne de crédit ;  
Mais cependant aussi j'aurai soin de t'apprendre  
Comment il conviendrait que soient, quant à leur être,  
En toute vraisemblance, lesdites opinions,  
Qui toutes vont passant toujours. »<sup>16</sup>

« Mais vois pourtant comme les choses absentes  
Du fait de l'intellect imposent leur présence ;  
De l'être auquel il tient on ne pourra jamais  
Séparer l'être, soit pour le laisser aller  
S'éparpiller un peu partout de par le monde,  
Soit pour le rassembler. »<sup>17</sup>

« Ce qui peut être dit et pensé se doit d'être :  
Car l'être est en effet, mais le néant n'est pas.  
A cela, je t'en prie, réfléchis fortement,  
Cette voie de recherche est la première dont  
Je te tiens éloigné. Ensuite écarte-toi  
De l'autre voie : c'est celle où errent des mortels  
Dépourvus de savoir et à la double tête ;  
En effet dans leur cœur, l'hésitation pilote  
Un esprit oscillant : ils se laissent porter  
Sourds, aveugles et sots, foule inepte pour qui  
Être et non-être sont pris tantôt pour le même  
Et tantôt le non-même, et pour qui tout chemin  
Retourne sur lui-même. »<sup>18</sup>

---

<sup>13</sup> Ibid., fragment LXXXVIII

<sup>14</sup> Ibid., fragment LXXXIX

<sup>15</sup> Ibid., fragment CXVI

<sup>16</sup> Jean-Paul Dumont (dir.), Daniel Delattre, Jean-Louis Poirier, *Les Présocratiques*, Editions Gallimard, 1988, Parménide, fragment I, pp. 256-257.

<sup>17</sup> Ibid., fragment IV, p. 258-259.

<sup>18</sup> Ibid., fragment VI, p. 260.

« Mais il ne reste plus à présent qu'une voie  
Dont on puisse parler : c'est celle du "il est".  
Sur cette voie, il est de fort nombreux repères,  
Indiquant qu'échappant à la génération,  
Il est en même temps exempt de destruction :  
Car il est justement formé tout d'une pièce,  
Exempt de tremblement et dépourvu de fin.  
Et jamais il ne fut, et jamais ne sera,  
Puisque au présent il est, tout entier à la fois,  
Un et un continu. Car comment pourrait-on  
Origine quelconque assigner au "il est" ?  
Comment s'accroîtrait-il et d'où s'accroîtrait-il ?  
Je t'interdis de dire ou même de penser  
Que le "il est" pourrait provenir du non-être,  
Car on ne peut pas dire ou penser qu'il n'est pas.  
Quelle nécessité l'aurait poussé à être  
Ou plus tard ou plus tôt, si c'était le néant  
Qu'il avait pour principe ? »<sup>19</sup>

[...]

« Et comment aussi l'être  
Pourrait-il donc périr ? Comment pourrait-il naître ?  
S'il est né en effet, c'est qu'alors il n'est pas,  
Et s'il n'est pas non plus, s'il lui faut être un jour :  
Son naître s'évanouit, et sa disparition  
Apparaît impossible. »<sup>20</sup>

Ces penseurs ont été appelés « physiciens » ou bien « philosophes de la nature » et, en général, ils sont classés comme philosophes « présocratiques » signifiant ainsi que leur pensée est d'une certaine façon « primitive » et qu'elle précède la vraie philosophie qui arrivera avec Platon et Aristote.

D'une part, l'argument en faveur de cette opinion est qu'ils communiquent seulement ce qu'ils croyaient savoir sans soutenir leurs affirmations par des raisonnements, chose typique du développement ultérieur de la philosophie.

D'autre part, dans les tentatives « primitives » de la pensée, il est compréhensible que l'on conserve encore des restes de la représentation mythique, simples décorations poétiques.

Nous croyons cependant que les « présocratiques » ont expérimenté et pensé l'essentiel, le fondement de l'Être.

Il est évident que ce qu'ils nommaient provenait d'une expérience acquise par la voie mentale qui n'a rien à voir avec ce qu'aujourd'hui nous connaissons comme Philosophie. Leurs découvertes partent d'une question fondamentale sur l'essentiel, sur l'intuition de quelque chose au delà des apparences sous lesquelles se présentent les phénomènes. Cela pourrait aussi s'exprimer d'une autre manière : ce qui est, l'Être, interpelle les penseurs et ceux-ci répondent à son appel.

---

<sup>19</sup> Ibid., fragment VIII, pp. 261.

<sup>20</sup> Ibid., fragment VIII, pp. 262.

Ils ne construisent rien avec leurs affirmations mais ils reconnaissent une présence qui donne fondement à l'existence humaine.

*Il y a 2500 ans, sur ces terres  
Les dieux nous parlèrent.  
Ils parlèrent aimablement, pour tous.  
Ils regardèrent l'humain et l'humain les vit.  
Leur splendeur simple, leur transparence.  
Leur bonté.  
Ils lui montrèrent le chemin.*

---

Avec Platon et Aristote débute ce qui est considéré communément comme la vraie philosophie.

**Aristote (384-322 avant J.-C)**, né à Stagire, Macédoine.

Avec Aristote l'Occident abandonne définitivement cette tentative de parvenir à une expérience de contact direct avec l'Être.

Une grande partie du savoir occidental s'est constitué suivant les lignes directrices fixées par l'aristotélisme.

Son œuvre immense se base sur la tentative de donner une explication du monde et de tous les phénomènes, en élaborant la Logique comme l'outil qui garantit la certitude objective de tout raisonnement et par conséquent de toute connaissance.

Tout dans le monde physique doit avoir sa cause déterminante dans autre chose ; il parvient ainsi à la conception d'un esprit nécessaire par lui-même, infiniment parfait et pensant, cause et premier moteur de tout ce qui existe et par conséquent non causé et immobile en lui-même. Ce principe serait le fondement de toute réalité.

Il affirme que tout ce qui existe est en interrelation par des causes finales précises et il infère que ce moteur immobile, qui est aussi la première cause et qui produit tout mouvement dans le monde (cause finale) est une intelligence. Cette intelligence étant antérieure à toute autre réalité, elle ne peut avoir d'autre objet qu'elle-même ; par conséquent elle connaît aussi tout ce qui découle d'elle-même et, par conséquent, sa connaissance est absolue.

Mais nous, les êtres humains, ne pouvons ni avoir l'intuition ni l'expérience de cette intelligence, nous pouvons seulement la caractériser et l'inférer grâce à la raison.

De cette manière, s'établit la séparation définitive entre le monde sensible et le monde supra sensible où le premier est soutenu et déterminé par le second. Cette séparation, principale caractéristique fondamentale de la Métaphysique, donnera son empreinte à tout le développement philosophique qui suivra.

« Or, s'il y a quelque chose de réellement immobile, d'éternel, d'indépendant, c'est évidemment à la science théorique qu'en appartient la connaissance. »<sup>21</sup>

« Et d'ailleurs, la science par excellence doit avoir pour objet l'être par excellence. »<sup>22</sup>

---

<sup>21</sup> Aristote, *La Métaphysique*, Ed. Sebrard - Joubert, 1840, Livre VI, chapitre I.

<sup>22</sup> Ibid., Livre VI, chapitre I.

Cette science première est la Philosophie, à laquelle correspond l'étude de l'Être en tant qu'Être, l'essence et les propriétés de l'Être en tant qu'Être.

« Le premier principe est donc aussi le meilleur. C'est lui qui est la cause de l'éternelle uniformité, tandis que l'autre est la cause de la diversité : les deux réunis sont évidemment la cause de la diversité éternelle. C'est ainsi qu'ont lieu les mouvements. Qu'est-il donc besoin de chercher d'autres principes ? »<sup>23</sup>

« Ce caractère divin, ce semble, de l'intelligence, se trouve donc au plus haut degré dans l'intelligence divine ; et la contemplation est la jouissance suprême et le souverain bonheur. Si Dieu jouit éternellement de cette félicité que nous ne connaissons que par instants, il est digne de notre admiration ; il en est plus digne encore si son bonheur est plus grand. »<sup>24</sup>

A partir d'Aristote, les bases sont posées pour le développement ultérieur de la science, et la Philosophie trouve dans la Métaphysique sa forme rationnelle de connaissance de la vérité ; et ne soyons pas surpris de trouver dans la théologie médiévale l'adoption de la pensée aristotélicienne, sous une forme méthodique et fondamentale, dans son effort pour rendre le christianisme primitif perméable à la raison.

**George Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831)**, né à Stuttgart, Allemagne.

Hegel est le dernier grand représentant de la pensée métaphysique.

Il développe un extraordinaire système d'explication de la réalité.

La Philosophie en tant que science est, pour lui, le savoir absolu ; cette connaissance ne peut s'obtenir qu'au moyen de la raison.

C'est par la raison que la conscience humaine observe, reconnaît et participe au déploiement de l'esprit absolu, seule chose réelle. Ce déploiement, par déterminations successives, donne lieu à toute la réalité.

« Mon propos est de collaborer à ce que la philosophie se rapproche de la forme de la science – se rapproche du but, qui est de pouvoir se défaire de son nom *d'amour du savoir* et d'être *savoir effectif*. »<sup>25</sup>

« Le spirituel seul est l'effectif ; il est l'essence ou ce qui *est en soi* – il est ce qui se comporte par rapport à, ou le déterminé... L'esprit qui se sait ainsi [développé] comme esprit est la *science*. Elle est son effectivité et le royaume qu'il s'édifie dans son propre élément. »<sup>26</sup>

Ce savoir est le point culminant d'un développement progressif, dans lequel la dialectique a un rôle fondamental : la dialectique n'est pas une simple méthode de pensée mais plutôt la manière par laquelle se manifeste la réalité même. Les différents moments de thèse, antithèse et synthèse, en apparence contradictoires, sont des moments mutuellement nécessaires.

---

<sup>23</sup> Ibid., Livre XII, chapitre VI.

<sup>24</sup> Ibid., Livre XII, chapitre VII.

<sup>25</sup> G.W.F. Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, Editions Aubier, 1991, pp. 30.

<sup>26</sup> Ibid., pp. 42.

C'est ainsi que toute la connaissance et le savoir humain se sont développés dialectiquement jusqu'à atteindre leur point culminant au XIX<sup>e</sup> siècle.

« Le vrai est le Tout. Mais le Tout n'est que l'essence s'accomplissant définitivement par son développement. Il faut dire de l'Absolu qu'il est essentiellement *résultat*, qu'il n'est qu'à la *fin* de ce qu'il est en vérité ; et c'est là précisément sa nature, qui est d'être quelque chose d'effectif, sujet, ou advenir à lui-même. »<sup>27</sup>

A la manière d'Aristote, qui définit la nature comme le fait d'œuvrer pour arriver à une fin, la finalité est ce qui est immédiat, *tranquille*, immobile, *moteur en soi* et par conséquent, *sujet*. Sa force motrice, vue de façon abstraite, c'est *l'être pour soi* ou la pure négativité. Le résultat est la même chose que le début simplement parce que le début est finalité ; en d'autres termes, le réel est la même chose que son concept simplement parce que ce qui est immédiat, en tant que finalité, porte en soi la réalité pure.

Dans le moment présent (XIX<sup>e</sup> siècle) l'Esprit a atteint son développement maximum. Pour Hegel, son système philosophique, qui en tant que tel est science de l'esprit, représente la reconnaissance et l'explicitation de ce point d'arrivée de l'Esprit à l'auto-conscience de son déploiement total.

Sa doctrine de l'État atteint sa démonstration et son apogée dans sa philosophie de l'histoire, dans laquelle est décrite l'évolution de l'esprit objectif depuis les formes orientales jusqu'au point culminant de l'histoire dans le monde germanique.

Dans le domaine religieux aussi, ce déploiement total de l'esprit fait que la révélation du dogme chrétien coïncide avec la vérité philosophique, étant donné que le savoir absolu est la philosophie, l'esprit qui est déjà parvenu à lui-même après s'être manifesté dans toute sa vérité.

Hegel finit par se considérer comme une sorte de porte-parole de l'Esprit Absolu comme interprète de son déploiement dans les diverses manifestations du « que-faire » humain (science, art, état, morale, religion).

**Friedrich Nietzsche (1844 – 1900)**, né à Röcken, Allemagne

Nietzsche se rebella contre la pensée métaphysique et tenta de bouleverser la philosophie de son temps. Son œuvre a été perçue sous le signe du nihilisme, mais en réalité ce nihilisme se réfère d'avantage à son interprétation de la pensée philosophique en vigueur, c'est cela qu'il a cherché à dépasser.

Le Nihilisme signifie pour lui que les valeurs suprêmes ont perdu leur valeur.

Dans sa proposition le Christianisme est la manifestation historique, profane et politique de l'Eglise et de sa soif de pouvoir vis-à-vis de l'humanité occidentale et de sa culture moderne.

---

<sup>27</sup> Ibid., pp. 39.



Au-dessus de la vie terrestre, il existe une vie qui est définie « depuis le haut et depuis l'extérieur ».

Nietzsche exprime son opposition déterminée à Hegel en considérant que dans ce système philosophique, apogée de la métaphysique, le rationnel met de côté la vie humaine.

Cette opposition s'étend à toute la Métaphysique, considérée comme la forme de la pensée occidentale qui a placé dans un domaine suprasensible tout fondement et toute explication de la réalité.

Sa pensée se base sur une réaction contre la culture européenne : toutes les valeurs qui la soutenaient ont perdu leur validité. Ces valeurs sont porteuses d'une vitalité déclinante, il est de plus en plus évident que le monde idéal qu'elles proclament ne pourra jamais parvenir à se réaliser.

L'autorité de la raison est devenue manifeste, le but d'un éternel bonheur dans l'au-delà se transforme en recherche d'un bonheur terrestre pour la majorité.

Maintenant l'homme est le créateur et cette création finit par se transformer en une recherche pour accumuler des biens et les conserver.

Cette interprétation est résumée par Nietzsche dans la brève phrase : « Dieu est mort ». Il énonce pour la première fois cette phrase, qu'il reprendra ensuite dans le Zarathoustra, dans son troisième livre écrit et paru en 1882, intitulé : « Le Gai Savoir ».

Dans celui-ci il fait référence au destin de deux mille ans d'histoire occidentale.

« Dans les passages cités, il est évident que l'on fait allusion à un processus culturel, au déplacement d'une croyance, en laissant de côté la détermination exacte de l'existence ou de la non-existence en soi de Dieu. Le déplacement de cette croyance a des conséquences considérables car elle entraîne tout un système de valeurs, du moins en Occident et à l'époque où Nietzsche écrit. La *grande marée du nihilisme*, prédite par l'auteur pour les temps à venir, a comme toile de fond la mort annoncée de Dieu. »<sup>28</sup>

Par conséquent, il est nécessaire qu'un nouvel homme surpasse l'homme actuel.

Ainsi, parlant à la foule, il dit : « Je vous enseigne le Surhomme. L'homme est quelque chose qui doit être surpassé. Qu'avez vous fait pour le surpasser ? »<sup>29</sup>

Dans ce surpassement, il est nécessaire de trouver de nouvelles valeurs. Nietzsche affirme que tout le vivant se configure comme volonté de puissance. L'art, l'état, la religion, la science, la société sont des manifestations de cette volonté. Par conséquent cette volonté de puissance apparaît comme trait fondamental de tout ce qui est effectivement réel. « *La volonté de puissance est l'essence la plus intime de l'être* ». <sup>30</sup>

« La vérité est la modalité d'erreur sans laquelle une espèce déterminée d'êtres vivants ne pourrait exister. La valeur pour la vie est ce qui décide en ultime instance ». <sup>31</sup>

---

<sup>28</sup> Silo, *Propos*, Editions Références, 1999, Chapitre Le thème de Dieu, pp. 369.

<sup>29</sup> F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Editions 10-18, 1958, pp. 12.

<sup>30</sup> F. Nietzsche, *La volonté de puissance*, Aphor. 693

<sup>31</sup> Ibid., Aphor. 268 (NDT : traduit de la version espagnole)

« La croyance : C'est *comme ça* doit se transformer dans la volonté en *c'est comme ça que ce doit être!* »<sup>32</sup>

« La question des valeurs est plus fondamentale que la question de la certitude ; le sérieux de cela dépend de la réponse à celle-ci ».<sup>33</sup>

Ces valeurs déterminent de manière immédiate la façon que l'humain a de représenter, et en même temps elles stimulent son mode d'action.

La volonté n'est pas un simple désir ou une aspiration. Vouloir c'est donner des ordres, mettre en ordre et connaître les réelles possibilités d'agir. Cela consiste en à se dépasser et c'est plus difficile que d'obéir. L'essence de la puissance consiste à maîtriser le degré de puissance atteint dans chaque cas.

Mais dans cette rébellion Nietzsche continue à penser selon un schéma métaphysique, dans le sens où il y a une proposition de valeur qui remplace les valeurs antérieures. L'homme futur surgirait depuis sa co-pénétration avec cette valeur fondamentale.

Bien que Nietzsche soit probablement un précurseur de la phénoménologie, avec lui n'apparaissent pas encore, ni la description, ni la compréhension de la structure humaine, pas plus qu'une allusion à la possibilité d'une expérience directe de contact avec le fondamental.

« La pensée par valeurs de la métaphysique de la volonté de puissance est ainsi, en un sens extrême, meurtrière, par ce qu'elle ne laisse point du tout advenir l'être en son éclosion, c'est à dire en la vivacité de son essence. La pensée qui pense par valeurs ne laisse d'emblée pas advenir l'être même en sa vérité ».<sup>34</sup>

### **Martin Heidegger (1889 –1976), né à Messkirch, Allemagne**

Dans le chapitre 1 de « Être et le Temps » Heidegger affirme la nécessité de réitérer la question qu'il pose à propos de l'être.

« La question de l'être est aujourd'hui tombée dans l'oubli ; notre époque, certes, met à son compte comme un progrès de tenir à nouveau en faveur la métaphysique »... « La question que nous touchons là n'est pourtant pas une question quelconque. Elle a tenu en haleine Platon et Aristote dans leur investigation, il est vrai aussi qu'elle s'est tue à partir de là en tant que question et thème d'une recherche véritable. Ce qu'ils ont tous deux atteint s'est néanmoins conservé à travers toute une variété de décalages et de « repeints » jusque dans la logique de Hegel. Et ce que la pensée a, autrefois, enlevé de haute lutte aux phénomènes, fût-ce par fragment et dans de premiers pas, le voilà depuis longtemps trivialisé.

« Ce n'est pas tout. Là-même où les Grecs avaient jeté les bases d'une interprétation de l'être, un dogme s'est constitué qui non seulement déclare superflue la question du sens de être, mais de plus, légitime qu'elle soit purement et simplement chômée. On dit : l'« être » est le concept le plus général et le plus vide. Comme tel il résiste à tout essai de définition. Ce concept d'être, le plus général et donc indéfinissable, n'a d'ailleurs pas à être défini. Chacun en fait constamment usage et entend déjà aussi ce qu'il veut dire chaque fois par là. Ainsi ce

<sup>32</sup> Ibid., Aphor. 270 (NDT : traduit de la version espagnole)

<sup>33</sup> Ibid., Aphor. 271 (NDT : traduit de la version espagnole)

<sup>34</sup> M. Heidegger, *Chemins qui mènent nulle part, le mot de Nietzsche « Dieu est mort », p. 322*

dont l'énigme incita les anciens à philosopher sans plus leur laisser de répit se trouve devenu pour nous un lieu commun, clair comme le jour, à tel point que celui qui questionne encore en ce sens se voit reprocher une erreur de méthode ».<sup>35</sup>

Pour Heidegger la Métaphysique, comprise comme l'acte de philosopher qui place le fondement de l'existence humaine dans un domaine suprasensible, « au dessus » du monde physique, est la manière par laquelle s'est développée la pensée occidentale.

De cette manière, les idées mises en circulation par la philosophie ont donné à ce fondement le nom d'Être, mais sans une véritable approche de sa compréhension. Elles mettent l'Être comme le fondamental de l'étant et elles oublient l'Être pour s'occuper seulement de l'étant.

L'existence humaine est insignifiante à moins qu'elle se mette en relation d'une manière spécifique avec ce fondement.

Dans certain cas le domaine physique finit par être « irréal » quant aux significations ou bien dans d'autres cas c'est l'unique réalité mais sans fondement.

« Cette pensée oublieuse de l'être même, tel est l'événement simple et fondamental, et pour cela énigmatique et inépuisé, de l'histoire occidentale, qui entre-temps est sur le point de s'élargir en histoire mondiale ».<sup>36</sup>

« Peut-être reconnâtrons nous alors que ni les perspectives politiques, ni les perspectives économiques, ni les perspectives sociologiques, techniques ou scientifiques, pas même les perspectives religieuses et métaphysiques ne suffisent pour penser ce qui advient en ce siècle du monde. Car ce que celui-ci donne à penser à la pensée, n'est pas quelque sens ultime et très caché, mais quelque chose de plus proche : à savoir le plus proche, que nous outrepassons constamment par ce qu'il n'est précisément que le plus proche. Par un tel passer outre, nous accomplissons constamment, sans y prêter attention, le meurtre de l'être de l'étant ».<sup>37</sup>

En se référant au Forcené qui dans *Le Gai Savoir* de Nietzsche annonce la mort de Dieu :

« Au contraire, clairement dès les premières phrases, et encore plus clairement, pour celui qui sait prêter oreille, d'après les dernières phrases du passage, le Forcené est celui qui cherche Dieu en criant après Dieu. Peut être un penseur a-t-il là réellement crié De Profundis ? Et l'ouïe de notre penser ? N'entend elle toujours pas le cri ? Elle ne l'entendra pas tant qu'elle n'aura pas commencé de penser. Et la pensée ne commence que lorsque nous avons éprouvé que la raison, tant magnifiée depuis des siècles, est l'adversaire la plus opiniâtre de la pensée ».<sup>38</sup>

C'est pour cela qu'au lieu de partir d'une « idée » de l'être, Heidegger utilise comme méthode la phénoménologie, laquelle permet d'aller aux choses mêmes pour tenter cette approche au travers de l'étude des étants.

C'est dans la compréhension de l'existence humaine que s'ouvre la réalité de l'être.

---

<sup>35</sup> M. Heidegger, *Être et Temps*, Ch. I p. 25

<sup>36</sup> M. Heidegger, *Chemins qui mènent nulle part, le mot de Nietzsche « Dieu est mort »*, p. 192

<sup>37</sup> Ibid., p. 321

<sup>38</sup> Ibid., Ch. 4 p. 322

« Donc on entre sur un terrain capable de résister à n'importe quelle épreuve seulement une fois que cet Etant se rend accessible phénoménologiquement dans sa propriété et sa totalité. La question qui se pose sur le sens de l'existence de cet Etant est inhérente à la compréhension de l'Être en général ». <sup>39</sup>

Heidegger réalise une profonde analyse existentielle de l'être humain, balayant la conscience jusque dans ses fondements et en commençant par découvrir sa caractéristique fondamentale d'être-dans-le-monde, dans lequel il se trouve jeté et exposé de façon permanente à l'oubli de lui-même dans le souci de ses occupations qui le distraient de l'anticipation de la mort.

Mais cet être humain, dont l'une des caractéristiques fondamentales est son historicité, peut se reconstruire en acceptant l'angoisse et en écoutant l'appel profond qui surgit du fond de sa conscience, appel silencieux qui le ramène à son être originel et à la résolution de s'assumer lui-même et de se prendre en charge dans le monde sans fuir sa véritable condition.

Ces caractéristiques (ainsi que d'autres) ne sont pas psychologiques mais constitutives de l'existence humaine.

Après *Être et Temps*, qui reste inachevé, commence la seconde phase d'Heidegger – « l'ultime Heidegger » – non comme un abandon de ses développements précédents mais comme une espèce de « conversion ». L'Être n'est déjà plus simplement ce qui est ouvert à la compréhension de l'être humain mais ce qui rend possible cette compréhension. L'Être est présence protectrice, rendant possible à l'homme d'exister authentiquement. On y accède non par l'analyse rationnelle mais en « l'habitant », ce qui est très différent de le connaître.

L'Être est la réunion de tous les étants mais ce n'est pas un étant de plus : c'est l'habiter des étants. L'Être est un mystère pour la pensée métaphysique, mais en même temps c'est ce qui est le plus proche et le plus évident.

Heidegger finit ses jours en écrivant des poèmes présocratiques.

---

<sup>39</sup> M. Heidegger, *Être et temps*, Ch. II § 12

## Conclusions

Où en sommes-nous aujourd'hui ? D'où regardons nous « la trame de la vie » de l'être humain, ses possibilités, son futur ?

Est-ce que ces thèmes intéressent l'humanité dans son ensemble ?

Les valeurs qui donnaient fondement ne sont plus en vigueur et « la grande marée du nihilisme » avance et pas seulement en Occident.

Les religions métaphysiques ayant placé dans un monde supra-sensible tout ce qui donne dignité et sens à l'être humain et laissant pour la vie « d'ici-bas » une impossible aspiration au divin, ne peuvent déjà plus donner de réponse.

De plus la raison s'est avérée stérile et adversaire de la pensée véritable, celle qui interroge sur l'Être et sur le fondement et qui n'est pas à la portée de l'être humain actuel. « Précisons que nous ne parlons pas de l'interruption de la pensée, mais de l'impossibilité de continuer à élaborer de grands systèmes capables d'apporter un fondement à toutes choses. »<sup>40</sup>

Les grandes catastrophes sociales, écologiques et nucléaires ne sont déjà plus une possibilité lointaine, mais une probabilité proche.

L'Être humain, se distrayant de plus en plus face à l'angoisse de la mort et du non-sens, est lancé dans une course effrénée vers le néant. « Néanmoins, toute proposition nouvelle devra tenir compte d'au moins deux limites : premièrement, aucun système complet de pensée ne pourra prendre pied dans une époque de déstructuration ; deuxièmement, aucune articulation rationnelle du discours ne sera défendable si elle va au-delà des aspects immédiats de la vie pratique et de la technologie. Ces deux difficultés nuisent à la possibilité de fonder durablement de nouvelles valeurs. »<sup>41</sup>

Voilà l'horizon qui nous appartient, l'horizon de l'humanité d'aujourd'hui, le « depuis où » nous regardons.

De nombreux auteurs, et en particulier les phénoménologues ont donné une signification vitale à ce concept.

Nous comprenons par horizon, l'enceinte dans laquelle la vue opère, l'enceinte du possible et de l'imaginable. C'est le « jusqu'où » on parvient à comprendre et à représenter. C'est la base sur laquelle s'installe tout projet.

L'horizon est la circonférence ultime à l'intérieur de laquelle apparaissent inscrites toutes les choses réelles et imaginaires, la limite de la totalité des choses données et qui les constitue également comme un tout.

Mais un horizon implique aussi pour un certain regard, qu'il y a quelque chose plus loin, c'est une limite mais qui signale aussi une possibilité inconnue. Tout horizon implique en lui l'idée de quelque chose qui l'englobe et qui n'est pas l'horizon lui-même.

---

<sup>40</sup> Silo, Op. cit., p. 374

<sup>41</sup> Silo, Op. cit., p. 377

Il s'agit de ce qui est compréhensible, ce dans quoi se trouve enfermé tout horizon particulier.

Husserl admet la possibilité d'un horizon vide d'une inconnaissabilité connue, c'est à dire la possibilité que ce qui n'est pas connu – sachant qu'il est non connu – ait aussi un « horizon ». L'horizon est aussi une anticipation de ce qui est en vigueur et absent.

Il se peut que l'ouverture d'un nouvel horizon soit ce qui remettra le processus de l'humanité actuelle dans une direction évolutive, direction perdue dans une déviation fatale ou bien obscurcie dans un nécessaire chemin parcouru.

Il est probable que dans l'origine de cette nouvelle civilisation, comme cela est arrivé dans le passé, il y ait un signal clair de la proximité de l'Être.

## **Résumé**

L'Être signifie dans le contexte de ce travail ce qui donne fondement à l'existence humaine.

On souligne qu'à l'origine de ce que l'on appelle aujourd'hui l'Occident, dans le monde grec, les penseurs s'orientaient vers un contact direct avec l'Être. C'est ce contact que nous retrouvons dans l'expérience obtenue avec le travail de la Discipline Mentale.

Au début de la Philosophie, dans son sens actuel, la recherche de ce contact est écartée pour s'orienter vers une explication du monde et des choses.

Même si dans presque toute Philosophie on parle de l'être, il est traité d'une manière que nous pourrions appeler « scientifique », c'est-à-dire qu'on y parvient par des explications rationnelles, pour conclure qu'il s'agit de quelque chose qui appartient à un domaine suprasensible et donc inaccessible à l'expérience humaine.

Depuis Aristote, père de la Métaphysique, sont posées les bases du développement de la science et de la technique. Ce développement perdure jusqu'à nos jours et la « présence » de l'Être se retrouve de plus en plus obscurcie pour le regard habituel.

Ce n'est que récemment, avec l'apparition de la Phénoménologie et le rejet de la Métaphysique que l'on essaie d'arriver à une compréhension du fondement, en partant de l'expérience humaine.

En définitive, ce déroulement de la pensée dénote la situation particulière de l'humanité occidentale, dans laquelle se configure un horizon d'orphelin qui n'a pas de sens et qui avance dans la recherche de la « distraction » face à la mort.

Nous pensons que c'est l'apparition d'un nouvel horizon qui peut donner lieu à une transformation qui va vers la connexion à des expériences transcendantales. Dans ce nouvel horizon, qui marquerait le commencement d'une nouvelle civilisation, il y aurait un signal clair de la proximité de l'Être.

## **Synthèse**

Dans ses débuts, la pensée occidentale se referait au contact direct avec l'Être, qui apporte protection et fondement à l'existence humaine et qui rend la réalité intelligible.

Par la suite cette pensée est systématisée comme philosophie, et elle commence à prendre une autre direction qui n'est plus la recherche avec ce contact mais plutôt l'explication rationnelle du monde et des choses, posant ainsi les bases pour le développement de la science et de la technique.

L'Occident relègue progressivement le contact avec l'essentiel et le situe dans le meilleur des cas comme séparé de l'existence humaine et inaccessible à l'expérience directe, devenant de nos jours fondamentalement orphelin. Voilà l'horizon qui se présente aujourd'hui. C'est l'apparition d'un nouvel horizon qui peut donner lieu à une transformation qui va vers la connexion à des expériences transcendantales.

## BIBLIOGRAPHIE

- Lao-tzeu, *La Voie et sa vertu, Tao-tê-king*, Editions du Seuil, Paris, 1979. Texte chinois présenté et traduit par François Houang et Pierre Leyris.
- Dhammapada, *La Voie du Bouddha*, Editions du Seuil, Paris, 2002. Traduction par Le Dong.
- Les Présocratiques, Jean-Paul Dumont (dir.), Daniel Delattre, Jean-Louis Poirier, Editions Gallimard, Paris, 1988.
- *La Métaphysique*, Aristote, Traduction Pierron et Zévort, Ed. Sebrard - Joubert, Paris, 1840.
- G.W.F. Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, Editions Aubier, Paris, 1991. Traduction de Jean-Pierre Lefevre.
- Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Editions 10-18, Paris. 1958. Traduction Marthe Robert.
- Friedrich Nietzsche,  
*La Volonté de puissance*, Editions Le livre de poche, Paris. 1991. Traduction d'Henri Albert.  
*La voluntad de poder*, Editorial Poseidón, Buenos Aires, 1947
- Silo, *Propos*, Chapitre *Le thème de Dieu*, Editions Références, Paris, 1999.
- M. Heidegger, *Être et Temps*, Editions Gallimard, Paris, 1986. Traduction François VEZIN.
- Martín Heidegger, *Parménide*, Editions Gallimard, Collection Bib Philosophie, Paris, 2011.
- M. Heidegger, *Chemins qui mènent nulle part, le mot de Nietzsche « Dieu est mort »*, Editions Gallimard, Paris, 1962. Traduction Wolfgang Brokmeier.
- Jorge Osvaldo Pérez, *La filosofía en la historia de Occidente*, Tomo V 1 y 2, Editorial Ábaco de Rodolfo Depalma, Buenos Aires, 1975

Traduction depuis la version espagnole par des maîtres du parc La Belle Idée.  
(Ricardo Arias, Jean Michel Morel, Michel Darracq, Paquita Ortiz, William Dupré, Franck Servignat)

Commentaires sur la traduction en français à faire parvenir à [franck@servignat.net](mailto:franck@servignat.net)